

Partager

Monique Lemieux, directrice du Bulletin

Est-ce un signe de vieillissement — si oui, il ne m'apparaît pas négatif — à la retraite, le partage d'émotions cède souvent le pas aux échanges intellectuels. Quand André Jacob partage avec nous son émerveillement à la lecture du roman de Madeleine Gagnon *Je m'appelle Bosnia*, c'est bien d'émotions dont il s'agit. Quand André Vanasse nous parle de Noël Audet qui nous a quittés récemment, il nous livre un témoignage tout empreint d'émotions. Au moment de ma rencontre avec Jacqueline Lamothe, diverses émotions m'habitaient, en particulier le sentiment que la vie professionnelle m'avait éloignée pendant trop d'années d'une collègue qui a vécu seule des années difficiles.

C'est sous le signe du partage et de ses multiples facettes que le comité organisateur de la Fête du 15^e qui, rappelons-le, aura lieu le 17 mai, envisage cette activité. Partage d'expériences, de productions, de parole, d'émotions en plus, bien entendu, du partage de nourriture et de boissons, éléments inhérents de ce plaisir d'être ensemble. Au nom du comité, Louise Dupuy-Walker lance ici un appel à tous pour que les objets significatifs sortent de nos tiroirs et deviennent pour la collectivité des objets de mémoire. Pourquoi hésiterions-nous à partager les fruits de nos activités créatrices ?

Est-il nécessaire de rappeler que la fête du 17 mai s'adresse à toutes les retraitées, à tous les retraités, membres ou non de l'Association ? Le fait de ne pas être membre ne signifie pas automatiquement une coupure avec le groupe, comme le précise Roch Meynard dans le présent numéro au sujet des procédures de constitution du Répertoire. Nous n'avons pas à juger des raisons motivant les collègues qui ont choisi de ne pas être membres actifs, mais nous ne souhaitons certes pas perdre leur trace. Nous comptons donc sur la collaboration de tous et de toutes pour transmettre l'invitation aux personnes qui ne figureraient pas dans la liste.

Au nom du conseil d'administration de l'APR, je souhaite de joyeuses fêtes de Pâques à ceux et à celles qui célèbrent cette fête.

33

mars 2006

sommaire

Partager <i>Monique Lemieux</i>	1
La Fête du 17 mai <i>Louise Dupuy-Walker</i>	2
Rencontre : Jacqueline Lamothe <i>Monique Lemieux</i>	3
Le Répertoire des professeurs retraités <i>Roch Meynard</i>	5
In memoriam : Noël Audet <i>André Vanasse</i>	6
Je m'appelle Bosnia (<i>Madeleine Gagnon</i>) <i>André Jacob</i>	7
Forum international de l'affiche <i>Raymond Vézina</i>	8



La Fête du 17 mai

::: Louise Dupuy-Walker

Nous avons déjà reçu quelques photos pour la fête du 17 mai, mais les réponses sont encore trop timides pour organiser le montage-photo en vue du concours auquel nous pensons. Pour plus de précisions sur les attentes du comité, nous vous invitons à consulter le courriel intitulé *préparation et appel à l'aide*.

Des propositions de collègues nous permettront d'offrir des prix de présence. Le comité souhaite que ces heureuses initiatives se multiplient; offrir une de ses réalisations, artistiques ou autre, c'est une façon de participer à l'organisation. Pour les personnes qui les recevront le jour de la fête, ces objets représenteront un souvenir significatif d'une journée qui s'annonce pleine de belles surprises.

Pour ceux et celles qui choisiront d'exposer leurs oeuvres, un espace doit être aménagé; le comité doit donc en être informé le plus tôt possible.

Nous savons qu'il est humain d'attendre à la dernière minute pour signifier sa présence. Si ce comportement vous est fréquent, de grâce procédez autrement cette fois-ci. Tout est gratuit, c'est votre association qui invite! Mais en bons gestionnaires que nous sommes, il nous importe d'avoir la meilleure évaluation possible en ce qui a trait à la restauration. Il n'y aura pas de carte d'invitation. Nous attendons dès maintenant vos appels ou vos courriels.

Un message particulier à ceux et celles d'entre vous qui habitent la région montréalaise et ne peuvent se déplacer. Nous vous mettrons en contact avec une personne qui ira vous chercher. Là encore, ça ne s'organise pas à la dernière minute; dites-le nous sans tarder.

Il se peut que vous n'ayez jamais participé aux activités de l'APR; c'est le moment par excellence pour rompre la glace. Pour faire du 17 mai un jour mémorable, nous avons besoin de vous.



Association des professeures et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2005-2006

<i>Président</i>	Jacques Lefebvre <i>president@apr-uqam.org</i>
<i>Vice-présidente</i>	Louise Dupuy-Walker
<i>Secrétaire</i>	Denise Daoust
<i>Trésorier</i>	Roch Meynard Denis Bertrand Monique Lemieux Gilles Thérien

Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Monique Lemieux
bulletin@apr-uqam.org / 514-486-8410

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Adresses courriel : activites@apr-uqam.org
registraire@apr-uqam.org
webmestre@apr-uqam.org

Jacqueline Lamothe

::: Monique Lemieux

Jacqueline Lamothe est une de mes collègues du Département de linguistique et de didactique des langues que j'avais perdue de vue pendant quelques années et que je viens de retrouver avec grand plaisir au sein d'un club de lecture. Au moment où je suivais les séances de préparation à la retraite, son témoignage sur ses difficiles premières années de retraitée m'avait particulièrement touchée et il m'a semblé intéressant de faire, avec elle, un retour sur son parcours. De plus, sa récente implication dans l'université du troisième âge n'était pas sans m'intriguer.

Jacqueline Lamothe a participé à la fondation de l'UQAM en 1969 alors qu'elle enseignait au collège Sainte-Marie. Elle a assumé la direction du Module langues et lettres de 1991 à 1993, tâche administrative qu'elle quittait en 1993 pour remplacer Anita Caron à la direction de l'Institut de recherche et d'études féministes (IREF). La coordination du Groupe interdisciplinaire d'études et de recherche féministe (GIERF) de 1979 à 1980 l'avait préparée à ce lourd défi. Au terme d'un mandat de deux ans comme directrice de l'Institut, elle y est restée attachée et participe toujours à ses activités.

C'est bien malgré elle qu'elle a dû mettre fin, en 2000, à une carrière qui lui apportait de grandes satisfactions.

Q. Jacqueline, j'aimerais tout d'abord que tu rappelles le contexte qui prévalait à l'IREF au moment où tu en as pris la direction.

R. C'était la grande aventure ! Tout d'abord, succéder à Anita Caron représentait pour moi tout un défi. L'Institut était né, il fallait assurer son développement, structurer les activités de formation et de recherche, renforcer les liens avec les groupes communautaires. Dans les premières années de l'Institut, la banque de cours issue de toutes les disciplines s'est enrichie ; faisant suite à la concentration de premier cycle, une concentration de deuxième cycle a été créée ; le service de la recherche a été mis sur pied. Chaque fois, il s'agissait d'en faire la promotion auprès des groupes concernés. En bref, j'assumais des tâches de création, d'animation, de coordination et de représentation, ce qui conjugait celles reliées habituellement aux départements d'une part, et aux modules d'autre part ! Plus tard, j'ai participé aux phases de la création de la mineure en études féministes. Ce furent deux années exaltantes, un travail passionnant qui nous faisait vivre de petits miracles quotidiens, une tâche exigeante marquée par le partage et la collégialité. Nous étions mues par le même idéal : faire de cet institut un lieu de vie et un lieu de transmission de nos valeurs.

Q. Tu as fait le choix de la pluridisciplinarité à un moment où ce n'était pas un concept aussi valorisé qu'il ne l'est aujourd'hui.

R. Le choix de la pluridisciplinarité m'était imposé par l'objet même de ma recherche et de mon enseignement : femmes et langage. En 1980, quand j'ai développé le cours Femmes et langage, j'ai reçu peu d'encouragements de mon propre département, où l'application de la linguistique n'avait pas bonne presse. L'enthousiasme est venu d'ailleurs, en particulier de collègues en sciences humaines et en lettres, de collègues étrangères, des syndicats, des groupes de femmes. Je me suis servie de ce cours et de mes recherches pour développer une pédagogie d'initiation à la linguistique, une pédagogie de démocratisation de la science. Je rencontrais à l'IREF des collègues d'autres disciplines qui partageaient les mêmes valeurs.

Q. Ta carrière était sur une pente ascendante à la fin des années 90, au moment où tout a basculé. Peux-tu nous rappeler les faits ?

R. À l'automne 1998, j'avais eu énormément de difficulté à donner mes cours : des douleurs au dos m'obligeaient à me déplacer avec une canne et physiquement j'avais du mal à tenir le coup pendant trois heures. À la fin des trois heures, le simple fait de retourner à mon bureau et de rentrer chez moi me demandait un effort considérable. En janvier 1999, au début de la session, je me suis retrouvée, un jour,

clouée au lit, sans pouvoir bouger. S'ensuivit un congé de maladie qui dura plus d'un an. Il m'a alors fallu choisir entre le congé d'invalidité et la retraite prématurée. Ce fut un choix douloureux, d'autant plus que ce n'était pas le genre de retraite auquel j'avais rêvé!

Q. Quand tu penses à cette période, qu'est-ce qui domine? Quels étaient les sentiments qui t'habitaient?

R. La souffrance morale et physique, le sentiment de vide. Au début de ma retraite, j'ai vécu une coupure totale avec le monde universitaire; je sentais que je n'avais plus d'identité. Il me restait peu de place pour la socialisation, toute mon énergie devait passer à me refaire une santé. J'ai été beaucoup aidée par les médecines douces (ostéopathie, acupuncture) et je n'ai pas eu d'autre choix que d'aller au fond de moi-même pour donner un sens à ma vie. J'ai compris à quel point j'avais besoin de donner, d'être utile. Je ne pouvais le faire et c'est ce qui me manquait le plus.

Q. Quand tu as pu reprendre des activités extérieures, quelles ont été tes occupations?

R. J'ai fait du bénévolat pendant quelques mois à la Magnétothèque, puis j'ai oeuvré en alphabétisation au YWCA auprès des immigrantes, jusqu'à ce qu'une fracture m'immobilise de nouveau pendant deux longs mois et que ma réflexion me conduise à réaliser que j'avais envie de m'impliquer ailleurs qu'en alphabétisation, un domaine qui me rappelait un peu trop l'enseignement du français, langue seconde et qui ne représentait pas pour moi un vrai défi.

Q. Peux-tu m'expliquer comment tu te retrouves aujourd'hui impliquée dans une structure relevant de la Faculté de l'Éducation de l'Université de Sherbrooke?

R. Je me suis d'abord inscrite moi-même à des activités de l'Université du troisième âge (UTA) pour évaluer la clientèle qui fréquentait ces activités. Il s'agit de femmes et d'hommes âgés de 50 ans et plus, retraités ou non, qui se caractérisent par une vive curiosité, une ouverture d'esprit, un enthousiasme et une motivation (qu'on ne retrouve pas toujours, hélas, chez les jeunes). J'ajouterais : un vif désir d'acquérir des connaissances dans divers domaines : sciences humaines, art, culture, et ce en toute liberté-gratuité, sans travaux ni crédits. Ces activités prennent la forme de conférences, de cours et d'ateliers. Comme l'ambiance me plaisait, j'ai fait une offre de service

portant sur mon expertise de recherche dans le domaine des mécanismes qui président à la conversation, marquée par de grandes différences entre les hommes et les femmes ainsi que sur la désexisation du langage et la parité linguistique. J'éprouve un immense plaisir à reprendre un travail que j'avais été forcée d'interrompre, à retrouver le sentiment que mes recherches ont été et sont encore utiles à la communauté, que je fais découvrir à des groupes de personnes avides de connaissances, un monde qu'elles ne soupçonnaient même pas.

Q. J'imagine qu'on doit éprouver des sentiments partagés quand on oeuvre toute sa vie à l'UQAM et qu'on se retrouve dans une institution plus ou moins rivale, au moment de la retraite.

R. En effet, il m'est arrivé d'éprouver une certaine culpabilité. Si j'avais eu le choix, j'aurais bien aimé faire à l'UQAM le genre d'activités que j'exerce présentement à l'UTA. Je regrette que mon institution n'ait pas eu le même dynamisme par rapport à la clientèle du troisième âge; le terrain perdu est parfois difficile à rattraper. Ceci dit, je savoure pleinement la chance qui m'est donnée de renouer avec une passion en veillesse et, par le fait même, de redonner un fil conducteur à ma vie.

Q. Je sens une certaine amertume quand tu parles de l'UQAM. Selon toi, l'institution a-t-elle une responsabilité par rapport aux professeures et professeurs à la retraite?

R. Non, je ne vois pas cela en termes de responsabilité. Je dirais plutôt que l'institution aurait intérêt à garder un lien plus serré avec les retraités et retraitées : en ne le faisant pas, elle se prive de la compétence et de l'expérience de gens qui pourraient lui être fort utiles dans une foule de domaines. Pour l'instant, le seul lien évident me semble le statut de professeur-e associé-e qui n'est pertinent que pour une partie d'entre nous.

Q. L'Association a-t-elle un rôle à jouer auprès des professeurs retraités qui connaissent des années difficiles? Comment aurais-tu réagi, au moment où tu éprouvais de grandes difficultés, si un ou une collègue de l'APR t'avait offert du support?

R. Je n'ai pas vraiment réfléchi à cette question. Je regrette cependant que mon seul contact avec l'APR à ce moment-là ait eu lieu lors de demandes pour assumer des responsabilités au sein de l'Association, ce que j'ai forcément refusé en expliquant mes problèmes de santé.

Q. Comment vis-tu maintenant ta vie de retraitée ?

R. Je partage mon temps entre la famille, les amies et amis, les collègues de recherche québécoises et européennes sur la parité linguistique, les loisirs et les activités semi-professionnelles. Je suis grand-mère sans le titre et c'est un rôle qui m'apporte un grand

bonheur. J'apprécie ne pas avoir de contraintes, prendre mon temps. J'ai une totale liberté d'action que je savoure pleinement depuis que j'ai retrouvé la santé. Mon seul regret, à l'heure actuelle, est de ne pas me sentir apte à entreprendre de grands voyages. Mais qui sait, c'est peut-être la prochaine étape.

Il a fallu à Jacqueline de longues années avant de pouvoir savourer pleinement sa condition de retraitée. Lors de notre rencontre, j'ai compris d'où lui venait cette sérénité qui se dégage de sa personne : d'un cheminement intérieur qui lui a permis, non seulement de lutter pour recouvrer la santé, mais de comprendre ses besoins profonds, ce qui la rend heureuse. Pour elle, être utile est nécessaire à son équilibre, à sa joie de vivre ; quand elle peut le faire en misant sur ses acquis de carrière, comme l'occasion lui est donnée de le faire auprès de la clientèle de l'UTA, le bonheur est total !

Je remercie Jacqueline d'avoir bien voulu évoquer avec moi des années difficiles. Son témoignage pourra servir à alimenter notre réflexion sur les divers moyens que nous pourrions envisager pour éviter que des collègues vivent dans la solitude des situations éprouvantes.

Le Répertoire des professeurs retraités

::: Roch Meynard

Le Répertoire des professeures et professeurs retraités de l'UQAM, publié en annexe du bulletin *Pour la suite du monde* de septembre, reflète le fichier tenu à jour par le registraire de l'Association. Il s'agit d'une initiative de l'Association, mais tous les professeurs retraités de l'UQAM, membres ou non de l'Association, y voient apparaître au moins leur nom et le département auquel ils appartenaient.

Le fichier informatisé des professeurs retraités constitue la source la plus fiable de renseignements à jour sur les professeures et professeurs retraités de l'UQAM. Le registraire de l'Association peut ainsi fournir des étiquettes ou listes d'adresses aux organismes qui en font la demande et établit le contact entre les professeurs retraités et les personnes qui cherchent à les rejoindre. La communication des renseignements se fait toutefois dans le respect intégral de la *Loi sur la diffusion des renseignements personnels* du Québec

Le Répertoire publie les coordonnées de ceux et celles qui ont autorisé le registraire à le faire. C'est par l'entremise de la Fiche de vérification et de correction,

qui est envoyée en avril de chaque année à chacun des professeurs, que ceux-ci peuvent autoriser la diffusion de renseignements personnels à leur sujet.

Les professeurs peuvent autoriser la publication dans le Répertoire de leur adresse postale, de leur numéro de téléphone, de leur adresse courriel ou de toute combinaison de ces renseignements. Il est bien précisé sur la fiche que « si vous souhaitez que vos coordonnées apparaissent dans le Répertoire (...), il est impératif que vous nous y autorisiez. (...) En l'absence d'une autorisation explicite de votre part, **nous ne publierons pas vos coordonnées**. Les autorisations doivent être renouvelées chaque année. » Pour donner son autorisation, il suffit d'inscrire ses initiales dans une case.

Les collègues qui ne retournent pas la Fiche de vérification et de correction ou qui négligent de remplir la section *Renseignements personnels* n'ont donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes si leurs coordonnées n'apparaissent pas au Répertoire.

In memoriam : Noël Audet

::: André Vanasse

Rien à faire, chaque fois que je pense à Noël Audet, me revient spontanément à l'esprit l'image de notre dernière rencontre. C'était chez lui. Le 21 décembre. Noël avait demandé à Lyse, sa conjointe depuis vingt-cinq ans, de téléphoner à quelques-uns de ses plus intimes amis afin de nous inviter à venir le voir une dernière fois. Il savait que tout était fini et qu'il ne servait plus à rien de se battre, lui qui avait vécu avec et contre le cancer depuis 1999. Il avait perdu la partie. Son médecin avait été formel.

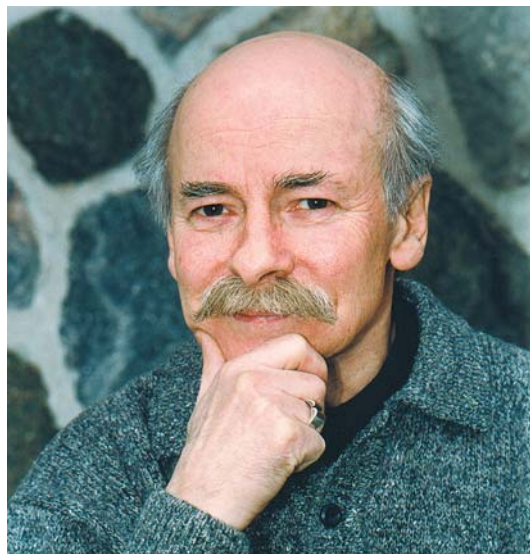
Devant l'évidence, Noël n'a pas rechigné ni protesté, lui qui affectionnait les coups de gueule. Non, il a regardé les choses en face.

Quelques jours avant ma rencontre avec lui, il avait écrit une lettre à tous ses amis pour leur dire à quel point leur amitié avait été importante pour lui. Et puis, il nous a reçus, Jacques Allard et Marie, André Brochu et Céline, Marcel Samson et Claire, Nicole et moi. Ce fut extrêmement émouvant. Chaque couple est entré dans sa chambre pour en ressortir ébranlé mais aussi admiratif devant le courage et la dignité de Noël.

Quand je me suis présenté avec Nicole, j'ai eu un mouvement de recul : Noël n'était plus que la moitié de lui-même. Mais une fois la surprise passée, je suis resté complètement fasciné par ses yeux : ils étaient aussi noirs et perçants qu'auparavant, mais ce jour-là leur impressionnante intensité était toute tournée vers le dedans. Noël déployait des efforts inouïs pour conserver sa lucidité et faire valoir sa naturelle intelligence. Et que dire de sa diction. J'entendais, derrière le fini urbain acquis au fil des ans les reliquats de son parler gaspésien. La beauté des « d » et des « t ». Celle aussi des « i » et des « u ». Et j'ai compris au cours de cette conversation combien il nous aimait, Nicole et moi, mais aussi à quel point il tenait à ses écrits. Pour lui, c'était une partie de son éternité qu'il me livrait. De cela, il voulait m'entretenir...

Le dirai-je ? Je n'ai jamais douté de l'immense talent de Noël. Je me souviens de ce que j'avais écrit en 1981 :

Noël Audet écrit d'un mouvement à ce point efficace qu'on croit plutôt l'entendre depuis Bonaventure. De son



dire se dégage le parfum d'une sagesse populaire qui vaut mille philosophies. [...] Voilà me suis-je dit, un écrivain qui promet. (L.Q., n° 19, automne 1980, p. 27)

Noël Audet a plus que tenu sa promesse. Il y a eu, bien sûr, *L'ombre de l'épervier*, vendu à plus de cent mille exemplaires et dont la télé-série a été vue par plus de deux millions de téléspectateurs. Mais il y a tous les autres livres que Noël a peaufinés avec une attention maniaque. Pour lui, chaque livre était une expérience nouvelle. Je pense entre autres à ce beau récit qu'est *Frontières* ou *Tableaux d'Amérique* (XYZ, 2003), tout autant qu'à ce récit aérien et combien près des préoccupations des jeunes qu'est *Le roi des planeurs* (XYZ, 2005). En fait, l'idée de se répéter paraissait à Noël la pire des calamités. Voilà pourquoi il n'a cessé de renouveler sa manière d'écrire, avec des résultats toujours étonnants.

Pour moi, il reste un ami, bien sûr, mais aussi un modèle à imiter qu'on devrait proposer à la jeunesse. Cette dernière pourra du reste le faire en lisant *Écrire de la fiction au Québec* (XYZ, 2005). Puissent ces lecteurs se plonger aussi dans ses fictions et découvrir la beauté d'une parole toujours juste et belle. Une parole qui est là pour rester.

[À paraître dans *Lettres québécoises*, mai 2006]

Je m'appelle Bosnia

::: André Jacob, professeur associé, École de travail social

En lisant ce magnifique roman intitulé *Je m'appelle Bosnia*, je revoyais Madeleine Gagnon, la militante active du SPUQ et la professeure soucieuse de donner le goût de la magie des mots à ses étudiants et étudiantes. Aujourd'hui, je la retrouve fidèle à ses convictions et à son engagement qu'elle traduit par la fiction d'une façon merveilleuse. Je me suis laissé envoûter par cette dernière œuvre qui m'a fait voyager de la Bosnie au Québec.

Il y a beaucoup à dire sur Madeleine Gagnon et son œuvre, mais mon propos se limite ici à résumer les grandes lignes de sa dernière création. Comme écrivaine, elle occupe une place de choix dans la littérature québécoise contemporaine. Poète, romancière et essayiste, toutes ces œuvres traduisent une grande sensibilité, une attention constante et une observation précise accordée aux gens et à leur vécu. Depuis son départ de l'UQAM, elle a publié de nombreux ouvrages, mais *Je m'appelle Bosnia* marque une nouvelle étape dans sa production prolifique.

Son magnifique livre *Les femmes et la guerre* avait abordé le thème de l'atrocité de la guerre sous forme d'essai, mais *Je m'appelle Bosnia* fait vivre la guerre en Bosnie comme un processus à travers l'évolution dramatique d'une jeune fille, Bosnia, qui, à elle seule, incarne dans son cœur et son corps toutes les horreurs de la guerre. Du début à la fin du roman, j'ai partagé le douloureux cheminement de Bosnia à travers des émotions fortes, j'ose dire « dialectiques » et créatrices. Bosnia vit la guerre au jour le jour. Elle sent l'odeur de la poudre et du sang. Elle côtoie la mort et découvre la force de la vie. Elle développe des amitiés fortes, mais elle connaît aussi la portée destructrice du viol et la vigueur créatrice de l'amour. Accompagner Bosnia dans sa quête de liberté fondée sur l'espoir de vivre m'a montré sous un nouvel angle comment la violence génère la haine, mais aussi le pardon et l'éclosion de la capacité de se reconstruire.

Vivre toutes ses étapes avec Bosnia fait voir la capacité d'une fleur à transformer un champ de bataille en un immense jardin d'espoir. La recherche de la liberté aspire vers la découverte au-delà de la douleur et de l'insupportable quotidien. Plus fragile que son père et ses amies qui meurent sous les balles, elle survit et met toute son énergie à conquérir un espace où elle pourra trouver la paix. Avec elle, j'ai refait le parcours de ces millions de réfugiés et de réfugiées qui fuient la guerre, la répression ou toutes les autres formes de violence pour trouver asile dans un pays démocratique. De la Bosnie, elle découvre le Québec, notamment Montréal et Rimouski. De douloureux souvenirs l'habitent, mais sa foi en un avenir en paix réussit à lui faire vaincre tous les obstacles. Cheminer avec Bosnia constitue une expérience enrichissante et la démonstration que l'amitié et l'amour parlent plus fort que les canons.

La parole poétique de Madeleine Gagnon reste toujours envoûtante. Son texte est ciselé avec précision. Tous les mots tombent comme les notes d'une symphonie décrivant un univers onirique jamais très loin de la triste réalité de la guerre. Développer un tel sujet est certes difficile, mais la touche simple, profonde et claire de Madeleine permet d'éviter de tomber dans le mélodrame de pacotille. Le roman se déroule à un rythme tellement variable et avec douceur qu'on se laisse porter comme dans une œuvre classique aussi connue que *Les Misérables* de Victor Hugo, aussi fin observateur des situations sociales de son époque.

En résumé, ce roman est le fruit d'une longue expérience d'écriture. Le travail de Madeleine ressemble à du damasquinage rigoureux; chaque mot incrusté dans la trame a sûrement été étudié, sopesé et choisi pour constituer une œuvre qui, pourrait-on dire en cette année de Jeux olympiques, mérite une médaille d'or.

Gagnon, Madeleine. (2005). *Je m'appelle Bosnia*. Montréal, VLB éditeur.

Forum international de l'affiche

::: Raymond Vézina¹

Bien qu'il soit tout à fait légitime qu'une personne retraitée continue à travailler pour l'UQAM, il existe d'autres lieux où son expertise et son expérience pourraient être des plus précieuses. Alors que les universités possèdent des centaines de spécialistes et offrent des salaires convoités par de nombreux jeunes professionnels en quête d'un premier poste, d'autres institutions n'ont pas une seule personne d'expérience à leur service. Le projet dont on me demande de faire état a été réalisé en 2003 et 2004, pour un organisme à but non lucratif, au Bain Mathieu, édifice patrimonial situé au 2915, rue Ontario Est, quartier de Sainte-Marie.

Quartier défavorisé demande retraité expérimenté

Située dans le quartier de Sainte-Marie, la Société pour la promotion des arts gigantesques (SPAG) souhaitait organiser une importante manifestation visuelle en exposant des affiches internationales récentes. Il fallait évidemment un commissaire connaissant le monde de l'affiche, possédant des liens avec l'étranger, en mesure de parler la langue des partenaires et possédant leur confiance; capable, en outre, de concevoir le projet et d'en diriger toutes les phases. Puisque les liens professionnels, comme tout autre lien, ainsi que les compétences s'affermissent et se développent avec les années, il était normal de solliciter l'aide d'un retraité.

Le quartier de Sainte-Marie compte environ 75 000 résidents permanents logés entre la rue Papineau et la rue Thomas-Valin. Plus largement, si nous considérons les gens qui travaillent dans le quartier ainsi que les gens de passage (étudiants, résidents temporaires, et le reste), il faut parler d'un chiffre d'environ 400 000. Rappelons également que la population peu instruite et pauvre a souvent un mode de vie où la drogue, l'al-

cool, le tabac, l'oisiveté et le manque d'ambition sont courants.

L'arrondissement Ville-Marie-Centre-Sud est probablement celui qui offre, dans la Ville de Montréal, les plus forts contrastes entre zones académiques, zones culturelles et une zone pauvre. À l'Ouest de l'arrondissement et au Centre se trouve le monde académique formé notamment par les universités Concordia, McGill et l'UQAM. Des CÉGEPs comme celui du Vieux-Montréal et le Collège La Salle renforcent les activités académiques déjà intenses. Au Centre, la Place des Arts, plusieurs galeries d'art, théâtres et cinémas assurent des services culturels dispensateurs de culture savante. À la culture savante se consacre également la Maison de la Culture Frontenac. Par opposition à la forte concentration d'activités académiques et culturelles de l'Ouest et du Centre de l'arrondissement, force est de constater la pénurie d'institutions dans la partie Est, appelée quartier de Sainte-Marie. La population de ce quartier, souvent issue des familles ouvrières du début du siècle, demeure peu sensible aux activités académiques et culturelles. La population évolue, puisque depuis peu des familles d'ethnies diverses ont élu domicile dans le quartier, notamment des Asiatiques qui ont acheté des condos près du Bain Mathieu. Tous les jours, nous voyons passer devant le Bain Mathieu des enfants et adolescents de ces familles, pressés, sac au dos, peut-être des professionnels de demain.

Un tel quartier a besoin, plus que tout autre, d'organismes et de projets où tous les citoyens puissent trouver de l'intérêt, voir de façon nouvelle des situations anciennes, entendre des idées nouvelles, réfléchir et même trouver des motifs pour modifier certains comportements individuels, familiaux ou sociaux.

1. L'auteur a reçu, en 1989, le *Diploma de colaborador distinguido* de l'Universidad Nacional Autónoma de México. Membre du Jury international de la Bienal Internacional del Cartel en México en 1992, il en est, depuis 1996, *Consejero honorario*. Le *Premio Ikkedá* lui fut décerné, en 1999, par la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla. Il a enseigné à Xalapa en l'an 2001. Commissaire du Forum international de l'affiche en 2004.

Afficho-thérapie

Pour intéresser le public visé, le projet devait émerger de la vie quotidienne. Or quoi de plus omniprésent aujourd'hui que la publicité et l'affiche ?

Qui plus est, l'affiche de grand format, en couleur, est un produit typiquement contemporain. Pendant des années, j'ai eu le privilège de répéter aux étudiants que dans un ou deux siècles, quand les chercheurs voudront connaître nos préoccupations, nos problèmes et notre environnement visuel, ils auront recours aux affiches que nous voyons tous les jours dans nos rues. Inconnues durant l'Antiquité, le Moyen Âge et l'Époque moderne, elles ne sont apparues qu'au 19^e siècle grâce notamment à la lithographie en couleur et à des créateurs américains comme Nathaniel Currier (1803-1887), James Ives (1824-1895) ainsi qu'au célèbre Français Jules Chéret (1836-1932). Nourrie par la vie quotidienne des différents groupes sociaux, enrichie de tous les styles développés par les artistes, l'affiche est sans contexte la création visuelle la plus considérable des 150 dernières années.

« L'affiche est une représentation graphique, généralement imprimée sur papier, qui peut inclure image et texte. Utile avant tout, l'affiche cherche à attirer l'attention et à inciter le spectateur à poser un geste précis. Également représentation graphique sur papier, le placard ne comporte que du texte. Son format ressemblant à celui de l'affiche, certains le nomment affiche typographique »². À partir de cette définition, nous avons voulu offrir un événement qui serve de lieu de réflexion, d'éducation et de stimulant pour se prendre en main, modifier des habitudes de vie néfastes et susciter des initiatives positives.

Pourquoi ne pas parler d'afficho-thérapie ? La musico-thérapie ne procède-t-elle pas de la même façon ? La musique, celle des grands maîtres classiques aussi bien que la musique rock ou Heavy Metal, est utilisée pour atténuer l'effet d'émotions pénibles et améliorer certains comportements. De même, des affiches fortes et excellentes peuvent servir de point de départ pour des introspections efficaces.

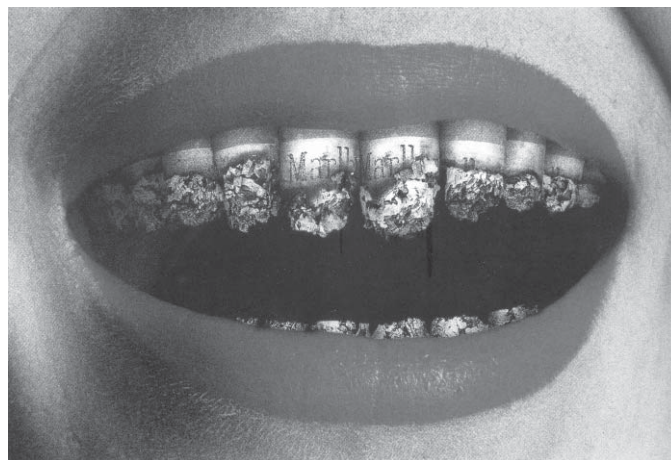
Définis les objectifs, il fallait rédiger un projet, trouver les affiches appropriées et des fonds, réunir des partenaires, assumer la mise en espace, offrir publicité et documentation afin de rejoindre les publics visés.

Affiches spectaculaires

Les grandes collections d'affiches produites annuellement dans le monde se trouvent principalement dans les archives des trois grandes biennales de l'affiche, en Finlande, au Mexique et en Pologne³.

Adossé à vingt ans de collaboration avec le directeur de la Bienal Internacional del Cartel en México (BICM), Xavier Bermúdez, nous avons formé le dessein de puiser dans ses archives colossales comprenant plus de 40 000 affiches. Produites dans environ 50 pays, elles sont envoyées par leurs auteurs au rythme d'environ 3 000 tous les deux ans, depuis 1990. De ce nombre plus ou moins 300 sont sélectionnées chaque année et une douzaine reçoivent des prix très convoités dans le monde des affichistes.

Quelle monnaie d'échange utiliser ? Le fils de Xavier Bermúdez voulant faire un baccalauréat et éventuellement une maîtrise en cinéma dans un pays étranger, nous l'avons aidé à monter son portefeuille pour entrer à l'Université Concordia. Il a été admis dans les deux programmes souhaités. Le Bain Mathieu pouvait lui offrir gratuitement, pour tout le temps de ses études à Montréal, un appartement confortable ainsi que l'usage d'une cuisine, du téléphone, d'un ordinateur, d'Internet et la possibilité de réaliser des prises de vues dans l'édifice pour ses travaux académiques. En fin de deuxième année, il se classe parmi les meilleurs étudiants du programme.



Alexander et Svetlana FALDIN
Tabagisme
90x60 cm. 2000
Russie

2. Raymond Vézina. *Collection de guides généraux*. Division de l'iconographie. Ottawa, Archives publiques du Canada, 1983, p. 8.

3. Il existe également des triennales et de nombreux concours. Par ailleurs, les grandes collections comme celles de la Bibliothèque du Congrès à Washington, celle du Kunstgewerbe Museum à Zurich et celle du Musée de l'affiche à Paris, sont particulièrement précieuses pour leurs affiches anciennes.

Partis au Mexique sans bagage, un ancien étudiant de l'UQAM, Jean-Luc Bouvy et moi-même avons choisi les affiches, pendant une semaine, dans les archives de la BICM et les avons rapportées presque sans frais de transport. De spectaculaires créations venant d'Iran, d'Iraq et d'Israël marquaient, après la Chine, la première participation de ces pays à la seule Biennale organisée en sols américains. La BICM possédant deux exemplaires de chaque affiche, nous pouvions exposer à Montréal, en même temps qu'à Mexico, ces créations encore inconnues hors de leur pays d'origine. Il va sans dire, le choix de chaque affiche s'est fait considérant la qualité de la communication graphique (clarté du concept et originalité de sa représentation) ainsi que du thème.

Étant donné les dimensions colossales du Bain Mathieu, édifice patrimonial originellement piscine publique, nous pouvions privilégier des affiches monumentales de 2 et même 3 mètres, horizontales ou verticales. Ces affiches ne sont quasiment jamais exposées, faute d'espace. Nous avons suspendu aux cimaises 235 affiches, dont celle de l'étudiant Nicolas Boissy qui, en 1998, remportait le seul prix attribué à l'UQAM depuis la fondation de la BICM. Impression unique, cette affiche est évidemment retournée au Mexique à la fin de l'événement en même temps que toutes les autres.



Kent-Tai LEE
Mettre fin au SIDA
 98x68 cm. 2000
 Chine

Appui de la ville de Montréal

Rédigé par le commissaire à l'intention du maire de l'arrondissement Ville-Marie-Centre-Sud, Martin Lemay, le projet fut discuté en comité restreint et en comité élargi avant d'être approuvé par les autorités. Bien que modeste, l'aide financière accordée permettait à René Jacques, président de la SPAG, de couvrir une partie des frais de base.

La publicité

Désirant profiter de l'événement pour l'une de ses rencontres, René Carrier, directeur général du Publicité Club de Montréal (PCM), a offert en contrepartie de défrayer le séjour à Mexico, la publicité et les frais pour deux conférenciers étrangers, Xavier Bermúdez de Mexico et Michel Bouvet de Paris. Jamais exposition d'affiches à Montréal (hormis probablement celles présentées dans les grands musées) n'a bénéficié d'une telle couverture médiatique : télévision publique et communautaire, radio, banderoles suspendues sur la façade de l'édifice, affiche, catalogue modeste mais sous couverture couleur, environ 70 panneaux publicitaires promenés dans la ville par autant d'autobus de la CTCUM.

Compte tenu des ressources humaines et financières disponibles, nous avons fait tout ce qu'il était possible pour établir des liens avec la population du quartier en ciblant des groupes spécifiques : les groupes d'aide (alcool, drogue, tabac, violence, isolement, solitude, dépression, analphabétisme) ; les festivités existantes (Journées de la culture) ; les réseaux (Voies culturelles des faubourgs, travailleurs dans les compagnies locales, écoles, club des aînés, associations de retraités, et le reste) ; les représentants des minorités visibles notamment les Asiatiques situés sur la rue l'Espérance entre Ontario et Rouen, et ainsi de suite.

La mise en espace

Étant donné que l'affiche annonçant la BICM 2004 était sur fond noir, nous avons décidé d'habiller tous les murs de l'édifice de noir, ce qui donnait aux affiches une force spectaculaire. Un collègue de l'UQAM alors récemment retraité, réputé pour ses mises en espace, nous a aimablement fait profiter de son talent. Après avoir construit une maquette en trois dimensions de plus de 2 mètres, il a supervisé le montage des divers thèmes choisis. Précédé d'un parc, l'édifice couvre environ 33 m x 20 m. De jeunes professionnels, comme Charles Martin, professeur de langues, ont généreusement donné plusieurs jours de travail sans aucune rémunération. Lorsque nous avons vu les grandes affiches monter à l'assaut des murs noirs, nous avons

parlé de cathédrale de l'affiche tant l'effet était saisissant⁴.

Le choix de nos affiches s'était fait en fonction des problèmes et des besoins des citoyens de quartier. Nous voulions offrir les meilleures affiches produites sur des thèmes qui ne laissent personne indifférent. Problèmes : alcool, analphabétisme, drogue, enfants délaissés, guerre, pauvreté, SIDA, tabagisme, viol, violence. Besoins : bonheur, environnement sain, musique et danse, produits commerciaux, tolérance, vie familiale.

Sauf erreur, la plus spectaculaire de toutes les expositions d'affiches jamais présentées au Canada, notre événement comportant en outre le plus grand nombre d'affiches sélectionnées et primées dans les concours internationaux.

Le public

Le jour de l'inauguration, nous avons reçu un public académique et professionnel⁵ intéressé aux deux conférences. Le lendemain, plus de 300 catalogues ont été donnés au grand public⁶. Par la suite, nous avons reçu notamment des classes entières d'écoles primaires du quartier⁷; des étudiants du secondaire et de trois CÉGEPs avec leurs professeurs; des étudiants de l'UQAM; des étudiants de Concordia; des personnes de l'âge d'or venant surtout des grands immeubles voisins du métro Frontenac; un seul représentant des communautés visibles⁸; un groupe pour aide aux analphabètes; un groupe voué à l'aide aux femmes en difficulté. Autant que possible, nous avons reçu chacun des groupes et leur avons fourni des explications convenant à leur niveau et à leurs préoccupations. Les responsables de groupes prenaient ensuite la relève pour engager un dialogue plus personnel. Le nombre de visiteurs fut estimé à environ 2 000 personnes.

Misères et grandeurs de l'affiche

Repris de façon plus modeste, faute de fonds, en 2005 mais cette fois dans le cadre du 25^e anniversaire des relations culturelles Québec-Mexique, l'événement a pris un caractère officiel grâce à la présence, lors de l'ouverture, du Consul général du Mexique et de ses proches collaborateurs. Le Gouvernement mexicain a assumé le transport de 100 affiches encadrées mesurant environ 1 m. Lors de notre séjour à Mexico en 1999, alors que nous étions encore professeur en exercice, nous avons suggéré à la Délégation du Québec à Mexico d'intensifier la présence québécoise en offrant une exposition d'affiches. Discutée à nouveau en 2003, l'idée est devenue réalité grâce à une exposition d'affiches québécoises présentée à Mexico par Marc Choko, professeur à l'UQAM et auteur d'un beau livre. Le Gouvernement du Québec a assumé les frais de la partie québécoise par l'intermédiaire de la Délégation du Québec à Mexico, organisme avec lequel nous avons réalisé plusieurs projets, les deux derniers après avoir opté pour la retraite.

Pour le moment, aucune ville canadienne ne possède l'infrastructure pour réaliser un événement de l'envergure de la Biennale internationale de l'affiche à Mexico. Or notre plan atteint, mutatis mutandis, le même résultat que la Biennale elle-même, sans que nous ayons à supporter le fardeau énorme que représentent l'organisation et la pérennité d'une biennale. Le transfert de connaissances, l'entrée de devises étrangères sous forme de frais de scolarité payés par les étudiants étrangers non boursiers⁹ et les projets d'envergure peuvent devenir réalité lorsque des personnes d'expérience rencontrent, à l'UQAM ou hors l'UQAM, des partenaires animés du même enthousiasme.

4. Nous devons avouer que l'éclairage focalisé, tout en favorisant l'effet dramatique de l'ensemble, ne mettait pas suffisamment en valeur les affiches les plus fortes ou situées dans les angles. Les limites de temps et de ressources ne permettaient pas de régler ce problème.

5. Les membres du PCM devaient payer 75 \$ pour assister à l'inauguration. L'admission fut gratuite à partir du lendemain.

6. Erreur puisque tous les autres visiteurs ont dû se contenter d'une simple liste.

7. Les visites contremandées comptent parmi les problèmes rencontrés. À titre d'exemple, mentionnons le jour où une pluie inattendue, froide et diluvienne a forcé les écoliers à rester à l'école faute de bottes.

8. Malgré notre désir, nous n'avions ni le temps, ni les moyens de produire des feuillets dans les langues maternelles de ces citoyens et de rencontrer des leaders. Les fonctionnaires de la Ville de Montréal à qui nous avons exposé le problème nous ont dit ne pas avoir de liens avec ces communautés.

9. Pendant cinq ans, nous avons recruté des étudiants japonais, principalement à Tokyo, pour des cours d'été à l'UQAM. Rhéal Sauvé, directeur du Service de formation sur mesure, a été la personne dont la confiance et l'enthousiasme étaient nécessaires sur le plan administratif. Déjà retraité, nous avons également organisé des séjours de professionnels japonais, notamment un groupe de 22 personnes, qui ont généré des retombées économiques importantes pour les villes de Montréal et de Québec.